NAZ.
ele III
IV

BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
LXIV
A
53
NAPOLI

Lx.v. A. 32
XXXVII. 61
A.
49.

1619

LXIV. A. 53

L

D

N

C

LXIV.n.53

LA REINE

DE BENNI,

NOUVELLE HISTORIQUE.

Quid vetat ridendo dicere verùm.

A AMSTERDAM,

Et ſe trouve à Paris,

Chez GRANGÉ, Imprimeur-Libraire,
Pont Notre-Dame, près la Pompe,
au Cabinet Littéraire.

M. DCC. LXVI.

LA REINE
D'ŒDO EN BENNI,

NOUVELLE HISTORIQUE.

LE Royaume de Benni s'étend depuis la rivière de Rio-Formozo, juſqu'au Cap Lagos. Œdo en eſt la Capitale. Cette Ville a des rues qui ont plus d'une lieue de long : elle eſt entourée d'un double rang de troncs d'arbres. Les maiſons ſont bien bâties & d'une pro-

preté, que devroient imiter la plûpart des contrées de l'Europe polie. Œdo eſt le ſéjour des Souverains de Benni. Tremiſſa y fit conſtruire un ſuperbe Palais. Avant de commencer l'Hiſtoire de ſon règne, il faut dire quel heureux concours de circonſtances la plaça ſur le trône.

Elle étoit fille du Roi de Loango, royaume voiſin de Benni. Ses graces plus encore que ſa beauté, avoient fait des Princes de cette contrée, autant de rivaux qui ſe diſputoient ſa conquête. Koky ſon pere, lui remit le choix de ſon époux.

Ceux qui croyent que la figure tient lieu de tout, ceux qui penſent que l'eſprit y ſupplée de reſte ; ceux encore qui eſpèrent du caprice, ce qu'ils n'attendent ni de l'une, ni de l'autre, ſe préſentèrent avec cette confiance qui ſeroit plus rare ſi elle étoit moins récompenſée. Trémiſſa reçut leurs hommages, jouit de leurs prétentions, & donna prudemment ſa main à Tambur, âgé de ſoixante & trois ans, infirme, tout entier au bonheur de ſes Sujets, auxquels il ne procura ni la gloire, ni l'abondance, mais qu'il faiſoit jouir de la paix.

Pluſieurs qui ſe croyoient habiles, imaginèrent, & répandoient en ſecret que l'ambitieuſe Trémiſſa alloit prendre le rènes du gouvernement. Chacun trembla. Les grands la déteſtoient déja ſans la connoître, quel fut l'étonnement de ces grands politiques lorſqu'ils virent cette jeune Princeſſe, ne s'occuper que de fêtes, de plaiſirs, & paroiſſant à peine connoître ceux qui étoient dépoſitaires des volontés du Roi.

Elle ne fit uſage de ſes charmes ſur Tambur, que pour eſſuyer les larmes du malheu-

reux, ou pour écarter du trône la flatterie, ou pour mettre la Vertu à ſa place. D'ailleurs, toujours occupée à décorer les Spectacles, à embellir les lieux publics, elle devint chere à la Nation.

Cette frivolité apparente, n'étoit qu'un voile dont elle enveloppoit l'habileté la plus active. Les Courtiſans inquiets furent ſes premières dupes. Exceptons cependant Ningo, Miniſtre & favori de Tambur. A ſes yeux diſparut bientôt l'innocent artifice de Trémiſſa.

Elevé dans les intrigues des Cours, à vingt-cinq ans il

avoit déja diſperſé ou humilié ſes ennemis & aſſuré la gloire & l'autorité de ſon Maître. La Nature lui avoit donné une figure heureuſe, des diſpoſitions univerſelles à tous les arts d'agrément, & une ſenſibilité qui ſe montroit dans les actions les plus indifférentes; ſenſibilité qu'aucune femme n'avoit encore exercée. La faveur de ſon Maître, l'ambition, ſon amitié pour un frere, qui faiſoit ſa gloire, par ſes talens militaires, occupoient ſon ame toute entiere.

Tant de mérite n'avoit point échappé à Trémiſſa. Elle eſti-

moit Ningo, & le craignoit plus encore : elle avoit beſoin de lui. Sans acheter ſes ſervices par aucune démarche indigne de ſon rang, elle engagea inſenſiblement le Roi à le faire premier Miniſtre. Ningo n'ignora pas long-temps les bontés de la Reine. Elle reçut ſes remercimens avec tant de reconnoiſſance qu'il ne put rejetter une idée à laquelle il s'étoit conſtamment refuſé. Il n'en devint pas plus vain. Trémiſſa mit cette timidité au rang de ſes vertus, & n'en fut pas plus prompte à laiſſer entrevoir ſes projets.

A peu près dans le même-temps parut la déclaration de guerre de Tambur au Roi de Sadé, dont les Sujets avoient massacré les habitans d'Adir, une des principales villes du royaume de Benni. Tambur laissa le choix d'un Général à Ningo, qui pria la Reine de le nommer. Je vous nommerois, lui répondit-elle, si vous étiez moins nécessaire dans cette Cour. Vous ne pouvez être remplacé que par votre frere; qu'il parte! (Koé est son nom.) A l'âge de vingt-cinq ans son front avoit été plus d'une fois couvert de lauriers. Il part,

joint l'armée dans une plaine qui ſépare les royaumes de Benni & de Sadé. La victoire lui coûta la vie. Déja cette nouvelle eſt portée à Ningo. Il entre dans les appartemens du Roi, les yeux baignés de larmes, qu'il s'efforce de retenir, & dit : Seigneur, vous êtes vainqueur..... Il ne put continuer, les forces lui manquèrent. Il s'appuie ſur un des Courtiſans ; on l'emporte. Tambur inſtruit de ce malheur, va lui-même rendre la vie à ce frère déſolé. La nouvelle parvint juſqu'à la Reine, dont l'indiſcréte dou-

leur penſa trahir un an d'habileté : elle court chez Ningo, & parut plongée dans une ſi profonde triſteſſe, qu'il ſembloit que ce fut à lui de la conſoler. C'eſt moi, c'eſt moi, oui, c'eſt moi, répéta-t-elle cent fois, qui l'ai envoyé à la mort.

Cet accident ne lui fournit que trop d'occaſions de dévoiler ce qui ſe paſſoit dans ſon ame. Ningo avoit commencé par la reconnoiſſance, il alloit finir par un ſentiment plus vif. Cependant la privation de ſon frère, la faveur de ſon Maître, les travaux du miniſtère, com-

battoient une paſſion qui le rendoit ingrat ; & combien ſes remords l'auroient étouffée ſi on triomphoit des paſſions. Envain ſe rappelloit-il que ſa vertu ne l'avoit pas encore abandonné ; il ſçavoit que la vertu eſt chancelante & n'a qu'un terme.

Quelle femme que Trémiſſa ! Elle avoit tout récemment fait élever un monument au jeune Héros que Benni venoit de perdre : Ningo n'en étoit plus à douter du ſuccès de ſes vœux ; il n'avoit pas oublié ce qu'elle lui avoit dit, & avoit mieux deviné encore ce qu'elle lui avoit caché.

Un jour que Ningo croyant parler de ſon reſpect, exprimoit en termes brûlans, la plus tendre des paſſions, Trémiſſa vaincue par le beſoin d'ouvrir ſon ame, s'écria : Ningo, ſi l'amour peut vous rendre heureux, j'ai déja fait votre bonheur ; mais ſoyons aſſez généreux vous, pour vous ſauver de la plus perfide ingratitude, & moi d'une foibleſſe dont mon rang & mon choix me font un crime inexcuſable.

Ces paroles tendres & ſublimes dans la bouche d'une Souveraine, foible & vertueuſe, ſuſpendirent pour un

moment les mouvemens de leur ame. Ningo pénétré de je ne ſçais quel ſentiment, mêlé d'admiration & de tendreſſe, ſe précipite à ſes genoux qu'il embraſſe, & lui dit: Tous mes déſirs tiennent aux vôtres. Vous avez pris un ſi doux empire ſur moi, que je ſuis dans l'heureuſe impuiſſance de m'y ſouſtraire. Mais je ſerai des mortels le plus fortuné, tant que votre bonheur & votre amour auront beſoin de ma tendreſſe.

Rarement les Rois ſont quelques momens en liberté; nos Amans furent interrompus & obligés de ſe ſéparer.

Pour jetter plus de clarté ſur ce que nous avons à dire, il eſt eſſentiel de rappeler au Lecteur une coutume du royaume de Benni.

Lorſqu'un Roi eſt averti qu'il n'a que quelques momens à vivre, il nomme au Miniſtre qui a ſa confiance, le Succeſſeur qu'il a choiſi. Ce ſecret doit être gardé juſqu'après la mort du Monarque. Le troiſieme jour, ceux qui aſpirent à la couronne, ſe réuniſſent dans le Palais, & attendent, en tremblant, les dernières volontés du Roi défunt.

Rappeller cet uſage, c'eſt

préparer à la mort de Tambur. Elle répandit le deuil & la conſternation dans tous les états On ſçait qu'une coutume ancienne & barbare, oblige les eſclaves de ſe précipiter dans le tombeau de leur Maître. Dans cette funeſte cérémonie, les plus Grands briguèrent cet honneur. Quand la douleur eſt portée à un ſi haut point, elle eſt une grande leçon aux Rois qui remplacent ceux qui l'ont excitée.

Ningo, dépoſitaire des dernières volontés de ſon Maître, éprouva ce que peut ſur l'homme le plus ſage, la force de

l'amour. Tambur avoit déſigné pour ſon ſucceſſeur, le Prince Omri, ſon neveu, fils de la Reine d'Ardra, ſa ſœur. Ce jeune Prince né avec tous les vices, gouverné par des hommes plus vicieux encore, qui avoient projetté leur élévation, & le bouleverſement de l'Etat, parut à Ningo devoir être la ruine & la honte de Benni. Il crut, pour la félicité publique, pouvoir déroger à la volonté ſacrée de Tambur, & le jour déſigné, il nomma pour gouverner l'Empire, la Reine Trémiſſa.

Envain voudroit-on ſe déguiſer

guiſer la foibleſſe de ce grand homme, l'amour multiplia à ſes yeux les vices du Prince Omri, & pour la premiere fois ſa bouche s'ouvrit en faveur de l'injuſtice. Il fut entraîné par la douceur de faire jouir ſon Amante d'un ſceptre qu'elle n'avoit point acheté par un crime.

L'Aſſemblée fut ſaiſie d'étonnement. Quoique cette Monarchie offrit quelques exemples de cette nouveauté, ils étoient ſi rares qu'on s'en reſſouvenoit à peine. L'amour qu'on portoit à Trémiſſa, étouffa les murmures, & le reſ-

pect que ſes ſervices avoient concilié à Ningo, écarta les ſoupçons ; mais les mécontentemens pour être tenus ſecrets, n'en étoient pas moins réels. Trémiſſa eſt proclamée Reine, & reçoit les ſermens des grands Officiers de la Couronne.

Eſt-il un moment plus doux ! maîtreſſe d'un Empire, pouvoir combler ſon Amant de gloire & de faveurs ! Il ne manquoit à ſon bonheur, que de ſçavoir à qui elle devoit ſon trône.

Dans ces premiers momens, chacun s'efforça d'être quelque choſe dans le nouveau gou-

vernement. Cette eſpèce d'hommes inquiets, qui paſſent leur vie à fronder toute entrepriſe, annonçoit déja la chûte de l'Empire, remis en des mains trop foibles pour en porter les rènes.

Trémiſſa, ſans s'inquiéter de ces bruits imprudens & inutiles, s'étoit retirée dans la Maiſon des larmes (*a*), & avoit travaillé avec tous les Miniſtres chargés des divers départemens. Aucuns de

(*a*) Palais où ſe retirent les Princeſſes qui ſurvivent à leur époux, ou à leur Pere.

ſes projets n'avoient tranſpiré; & ceux mêmes qui lui avoient donné des lumières, ignoroient à quel uſage elle les deſtinoit.

Elle ordonne de convoquer à Œdo, tous les Grands de l'État, les Magiſtrats, & le Peuple, qui éliroit cent Députés, pris dans tous les Ordres. Le jour marqué, elle paroît à l'heure indiquée, monte ſur ſon trône, s'aſſied, regarde fierement ſes Sujets aſſemblés, ſe leve, & parle en ces termes:

» Puiſque la volonté ſacrée
» du Roi mon époux, m'a

» cru digne de régner, je ferai
» enſorte que ſes mânes n'aient
» point à rougir de ſon choix.
» C'eſt dans mon cœur, c'eſt
» dans mon amour pour mes
» Sujets que je veux puiſer
» leur bonheur. Je reſpecte
» les Rois mes voiſins, mais
» leur manière de gouver-
» ner ne ſera jamais ma loi.
» Quand je parcours des yeux
» les Royaumes de l'Univers,
» je n'y vois que des deſpotes,
» ou des eſclaves; des peuples
» ſe croyant libres & ſans
» ceſſe opprimés; le Maître
» & les Sujets conduits par
» l'eſprit national, c'eſt-à-di-

» re, par un amas de bêtiſes
» contradictoires, que l'habi-
» tude & la foibleſſe ont con-
» ſacrées. Je vois des pays im-
» menſes qui nourriſſent à pei-
» ne des hommes énervés, &
» des iſles bornées, accumu-
» ler dans leur ſein les richeſ-
» ſes du monde; des loix qui
» n'ont d'autre appui que de
» honteux ſupplices; des Re-
» ligions deſtructives de l'hu-
» manité; des préjugés vain-
» queurs de la nature même.
» Chez ce Peuple ſage, dont
» on propoſe ſans ceſſe le gou-
» vernement pour modèle, nous
» voyons dans la même ville

» plus de quinze mille Magiſ-
» trats; des chaînes, des bâtons,
» des fouets, les précédent;
» uſage odieux qui avilit la Loi
» & ſes Miniſtres. On y tolè-
» re trois Religions. Principes
» dangereux. Il faut n'en ad-
» mettre qu'une, ou les proſ-
» crire toutes. Qui ne déſire
» que la paix eſt bien-tôt dé-
» cidé.

» Ces fiers Inſulaires, qui
» ne pouvant étendre un Em-
» pire, que la nature a bor-
» né, ont rangé les Mers ſous
» leurs Loix, qui font éga-
» lement chérir & redouter la
» liberté, ne me ſerviront

» point d'exemple pour au-
» toriſer à Œdo d'indécentes
» ſatyres, qui apprennent au
» peuple, que ceux qui le
» gouvernent, ont tous ſes
» vices ſans avoir ſa ſimpli-
» cité.

» Et cette ſéduiſante con-
» trée, dont on prend juſ-
» qu'aux ridicules, qui n'a qu'à
» vouloir conquérir une par-
» tie du Monde, & qui ne
» veut que des plaiſirs, n'eſt-
» elle pas l'eſclave éternelle
» du fanatiſme qui la trouble,
» des Traitans qui la dévo-
» rent, & de quelques heureux
» ſcélérats qui l'aviliſſent?

» S'il

» S'il faut ainſi ſe traîner ſur
» les pas de l'habitude, qu'un
» de vous s'avance, & qu'il
» règne à ma place.

A ce diſcours prononcé avec nobleſſe, les Grands baiſſèrent reſpectueuſement la tête. Après quelques momens de ſilence, la Reine continua.

» Puiſque vous approuvez
» mes projets, vous approu-
» verez auſſi le choix que je
» fais pour m'aider à les rem-
» plir. C'eſt Ningo, qui a mé-
» rité la confiance de Tambur,
» mon amitié, & votre eſ-
» time.

A peine avoit-elle achevé

ces mots, qu'il s'éleve dans l'Aſſemblée un murmure général. On crut qu'elle vouloit épouſer Ningo. Elle avoit ménagé cet équivoque pour ſonder les intentions du Peuple & des Courtiſans ; voyant leur répugnance, elle ſe hâta d'ajouter :

» Puiſſe-t-il me ſervir avec » autant de gloire que le Roi » mon époux. (Ces mots calmèrent les eſprits.) » N'ou» bliez jamais que je donne » des droits ſur ma vie, à » quiconque me ſurprendra » dans une démarche contraire » au bien public. Je punirai

» les Magiſtrats des crimes
» qui ſeront commis dans leur
» département. Je ne recon-
» noîtrai d'autres fortunes que
» celles qu'on doit au com-
» merce. Je ne tolere le céli-
» bat que chez les infirmes.
» L'Etat nourrira les Prêtres,
» & l'Autel ſeul les occupera.
» Je ne fixe ni le nombre,
» ni la paie de mes ſoldats.
» Le Maître du trône traîte en
» égaux ſes défenſeurs. L'or
» eſt le ſalaire des Traitans,
» mais je me dois toute entiere
» à qui s'immole pour moi.

Trémiſſa, laiſſa l'Aſſemblée ſtupide, & rentra dans ſon Palais.

Avec quelque ſoin que Ningo réglât les mouvemens de ſon ame, la joie & l'orgueil le trahiſſoient. Il jouiſſoit de toutes les impreſſions qu'il liſoit ſur les viſages. A peine oſoit-il ſe livrer à un ſentiment qui devenoit moins épuré. Il ne pouvoit échapper au reſpect qu'inſpire la Majeſté. Depuis la mort de Tambur, il ne s'étoit point trouvé ſeul avec la Reine. L'uſage du pays eſt que les veuves des Rois reſtent quinze jours dans un caveau, qui n'eſt éclairé que par des lampes; Trémiſſa avoit dérogé à cette coutume pour tra-

vailler avec ſes Miniſtres, mais en les quittant, elle s'enveloppoit de ſes voiles funèbres, & deſcendoit ſous ces voûtes ſouterraines.

Les quinze jours étant expirés, Ningo attendoit & redoutoit la premiere entrevue. S'il la demandoit, il craignoit d'avoir l'air d'exiger; ne la demandant pas, il avoit l'air de l'attendre trop patiemment. Si Trémiſſa n'avoit rien promis abſolument, elle avoit laiſſé tout eſpérer, & elle n'étoit point de ces femmes qui penſent pouvoir ſe faire un jeu des paſſions qu'elles allument peut

être malgré elles, mais que leurs complaiſances fortifient.

En proie à ces divers mouvemens, la Reine le manda pour ſept heures. Il n'en étoit que cinq alors. Trémiſſa ne pouvoit avoir d'occupations qu'avec lui. Pourquoi retarder de deux heures ?..... Le diſcours que la Reine avoit prononcé, ſans lui communiquer, lui perſuadoit qu'elle n'avoit fait de lui qu'un inſtrument de ſon ambition..... Il n'abandonnoit cette idée dé ſolante que pour ſe reprocher un ſoupçon injuſte & ſans fondement; où il imaginoit que

pour aſſurer ſon ſceptre, elle le partageroit avec un Prince courageux qui en impoſeroit au déſeſpoir & à l'ambition d'Omri..... L'ignorance où elle étoit de ſon ſtratagême, le rendoit honteux de ſes doutes humilians; enfin l'heure l'avertit de s'approcher. Il arrive chez la Reine, qui n'étoit point dans l'appartement indiqué. Nouveaux tourmens, une porte s'entr'ouvre, il croit entendre parler, il pâlit, ſa force l'abandonne, il s'appuie ſur un ſiége; Trémiſſa paroît, l'apperçoit, jette un cri, tombe à ſes pieds. Il n'a ni la force de

parler, ni celle de l'entendre, ni celle de la relever ; elle ſe leva, & dit en le ſerrant tendrement dans ſes bras : Regne ſur moi, Ningo. Je n'ai goûté mon bonheur que parce que tu devois le partager. J'ai dû pour notre commune gloire commander à tes déſirs, & aux miens. Libre aujourd'hui des nœuds que j'ai reſpectés, jouis de ta conquête ; livrons-nous à des plaiſirs que la vertu avoue. Sois mon époux, ſois mon Roi, ſois mon Amant. En diſant ces mots, elle couvroit ſa bouche de baiſers de feu. Ils ſe traînent à peine ſur un

roxir (*a*), y tombent d'épuiſement, & y perdent le reſte de leurs forces.

Tant de faveurs rendirent le calme à Ningo, qui ne s'occupa plus que du ſoin de les mériter.

Le diſcours de Trémiſſa avoit jetté l'allarme & l'eſpoir dans tous les eſprits. Ceux en faveur deſquels les circonſtances ne s'étoient pas encore réunies, entrevoyoient déja leur élévation dans les changemens qu'on préparoit. Trémiſſa ne laiſſoit

(*a*) Eſpèce d'Ottomane, couverte de couſſins, qui du haut en bas vont toujours en diminuant, & dont celui du milieu eſt très-dur.

tranſpirer aucun de ſes projets & rioit des tourmens qu'on ſe donnoit pour interpréter d'indifférentes paroles qui lui échapoient. Les réjouiſſances extraordinaires, qui ſe firent dans le royaume, ſuſpendirent pour quelques momens, les combinaiſons des politiques. Ces fêtes, pour être biſarres, n'en ſont pas moins curieuſes.

On déplaça tous les dieux du pays pour mettre à leur place l'image de Trémiſſa, & dans la principale Moſquée, on vit divers autels ſur leſquels étoient expoſés à la vénération du peuple, un des agrémens de la

Souveraine. De ſorte que les yeux, les mains, le cou, la gorge, avoient un autel particulier, où chacun alloit attacher une offrande faite pour l'agrément qu'il honoroit. Trémiſſa s'étoit ſi bien concilié les cœurs de ſes Sujets, qu'il y eut deux autels cachés ſous les monceaux d'offrandes qui les environnoient.

A l'avénement de quelques nouveaux Monarques au trône de Benni, l'uſage étoit de planter des arbres dans les rues, & de les orner de tout ce qui peut flatter la curioſité. On s'aviſa dans cette occaſion d'élever

devant les maiſons, deux murailles de briques qu'on couvrit de glaces. Quand la Reine y paſſa, de quelque part quelle jettât les yeux, elle ſe vit, entourée des plus grands Seigneurs de ſa Cour. Peut-être étoit-il difficile d'inventer une décoration plus agréable dans la circonſtance.

Ces rues ainſi décorées la conduiſirent dans une Place immenſe, dont la forme eſt preſque ronde. Elle étoit environnée de gradins, ſoutenues par des colonnes dorées, & couvert de velours bleu. Des jets d'eau parfumée, embau-

moient les airs. D'un côté, étoient trois cent Muſiciens; de l'autre, les plus jolies femmes de Benni, miſes plus élégamment que parées. Au milieu étoit un trône, couvert d'un dais ſuſpendu dans les airs, ſans qu'il parut aucun appui qui l'attachât à la terre. Trémiſſa s'y aſſit, reçut les complimens des Princes voiſins. Les plus jeunes y vinrent en perſonne, les vieillards y députèrent leurs fils, ou quelques jeunes Courtiſans de leur Cour.

Le Prince de Juida, âgé de vingt ans, y parut porté ſur un char, traîné par trois

Amours. A peine fut-il devant Trémiſſa, qu'ils s'envolèrent ſur ſon trône, préſentèrent leurs fléches & leur carquois à la Reine, arrachèrent leurs aîles & les mirent à ſes pieds. Cette ingénieuſe méchanique ne ſurprendra pas dans un pays où l'on fait parler des automates, mais paſſa pour un chef-d'œuvre dans une région moins avancée.

Le Roi de Zy parut de bout ſur un ſuperbe courſier, fit trois fois le tour de la place, un pied en l'air, & l'autre ſur la ſelle. Trémiſſa daigna accepter le cheval, & fit aſſeoir

le Roi de Zy ſur la premiere marche du trône.

La Princeſſe Ningi, ſœur de Ningo, parut ſur un nuage, préſenta à la Reine une baguette d'yvoire, & la pria d'accepter l'empire des Elémens. Trémiſſa déſira voir la Mer. A l'inſtant la Place devient une vaſte nappe d'eau. Le trône & les gradins ſont flottans, & l'on voit arriver ſur le ſein de cette Mer artificielle trois vaiſſeaux, commandés par de jeunes filles & de jeunes garçons, habillés en matelots de Benni, c'eſt-à-dire, nuds, avec un tablier d'argent de ſix

pouces. Ces vaiſſeaux firent trois fois le tour de la place, avec tant de vîteſſe, qu'à peine l'œil pouvoit les ſuivre. Trémiſſa fut ſuppliée d'entrer dans un. Elle trouva les richeſſes des arts de l'Europe, les chefs-d'œuvres de Vernet, d'Eyſen, des Gobelins, de Pigal. Ce qui la flatta le plus, ce fut les portraits des Monarques Européens, dont elle avoit ſouvent entendu parler aux Voyageurs qu'elle attiroit à ſa Cour. Elle apperçut une copie du tableau de Vanloo, voilà, dit-elle, l'ami de l'humanité, le Monarque François; je l'ai reconnu

connu à ſon air noble & bienfaiſant. Frédéric y étoit repréſenté au milieu de deux hommes, ſe moquant de l'extérieur de la royauté ; on y voyoit Catherine peuplant un grand Empire, en répandant l'or à pleines mains ſur les Etrangers.

Après avoir parcouru tant de richeſſes, Trémiſſa ſortit de ce vaiſſeau, remonta ſur ſon trône, & frappant avec ſa baguette, elle voit les eaux s'élever en voûte, s'écouler par les côtés, l'eſpace s'aggrandir, & ſous ſes yeux naître une ville ; un arc de triomphe s'ar-

rête. Elle entre, voit des peuples ſatisfaits qui la regardent avec plus de complaiſance que d'étonnement. Ceux qui travailloient, chantoient des chanſons qui peignoient le bonheur, dans leſquelles ſon nom ſe trouvoit mêlé. Son portrait étoit partout. Elle ne rencontre ni pauvres, dont l'indigence vous reproche ſans ceſſe votre aiſance, & porte dans l'ame des idées de malheur; ni ces femmes impures qui parent le vice & le placent à côté de la vertu. Elle n'apperçut point de viſages tourmentés par l'inquié-

tude ou par le crime. Dans les ſalles étoit un baſſin, entourré d'orangers. Des canaux ſouterrains doucement échauffés, entretenoient l'air dans une agréable température. Les eaux qui circuloient dans toutes les rues, en nettoyant la ville, laiſſoient à l'air toute ſa pureté.

La Reine, de plus en plus étonnée, jouiſſoit davantage du zèle & de l'invention de Ningo, l'auteur de tous ces prodiges, que des prodiges mêmes. La nuit arriva : elle laiſſa le peuple à ſes divertiſſemens, &

donna ordre de lui prodiguer ce qui les fait naître.

Ningo n'oublia pas de faire offrir aux Princes des préſens magnifiques. C'eſt encore par ſes conſeils que Trémiſſa fit remiſe au peuple de la moitié des tributs ; remiſe que les épargnes de Tambur lui facilitèrent. Elle annonça auſſi qu'elle doteroit trois cents filles, & leur laiſſa la liberté qu'elle avoit reçu elle-même ; on remarqua qu'il n'y en eût que vingt-trois qui choiſirent leurs Amans.

Parmi les Seigneurs que les réjouiſſances avoient amenés à

la Cour de Benni, on fut ſurpris de n'y point voir le Roi de Loango, pere de la Reine, & le Prince Ymer ſon frere. Le Prince Omri n'y parut point. Le Roi de Juida & le Roi de Zy firent quelque ſéjour à Œdo.

Le premier étoit d'une figure intéreſſante, d'un eſprit cauſtique, mais amuſant & dangereux s'il avoit moins ſçu qu'il pouvoit l'être. Le Roi de Zy moins confiant, étoit brave, ambitieux & tendre. Deux qualités qui ſe rencontrent rarement.

Tous les deux n'étoient point

mariés. Tous les deux formoient le projet d'offrir leur royaume à la Reine de Benni en échange de ſa main, & dans le cours ordinaire une de ces deux propoſitions devoit être acceptée. La Cour devina leurs projets. Ningo en fut inquiet, & la Reine s'en mocqua.

Le Prince de Juida ne perdoit aucune occaſion d'éveiller l'ambition du Miniſtre, il répétoit avec affectation, qu'il gouverneroit l'Afrique & non le Royaume de Benni, & lui faiſoit entendre, que livré aux caprices amoureux d'une jeune

Princeſſe, il régneroit à Benni & à Juida.

Le Roi de Zy prit moins de détours; il lui confia ſes deſſeins. Il propoſoit d'épouſer la Reine, de demeurer avec elle à Benni, & de le faire Viceroi de *Zy*. Ces offres étoient-elles ſincères. C'eſt ce qu'il ſeroit imprudent d'affirmer.

Cependant Ningo, ſans ceſſe occupé de la gloire de ſa Souveraine, étoit bien réſolu à ne pas ſacrifier l'utilité de ces propoſitions, à une paſſion qui devoit être ſubordonnée à la gloire de ſa patrie. Dès le pre-

mier travail, il lui dit, que le plus ſacré des devoirs lui preſcrivoit la néceſſité de l'inſtruire de ce qui ſe paſſoit, & de lui conſeiller de joindre un des Royaumes offerts au ſien. A peine il avoit pu achever, que Trémiſſa qui voyoit quel effort ſe faiſoit Ningo, ſaiſie d'admiration, & cependant alarmée du peu de ménagement avec lequel il annoncoit cette nouvelle, lui dit, « ce que » vous m'apprenez me jette » dans l'étonnement, mon » ami, il n'y a pas juſqu'à » votre ſens qui dans ce mo- » ment ne vous abandonne.

» Quoi!

» Quoi ! C'eſt Ningo qui me
» conſeille de livrer mes états
» & ma perſonne, à un jeune
» Monarque ambitieux, qui
» oublira bientôt l'un & l'au-
» tre. Je me conſolerois ſans
» doute d'être oubliée, mais
» jamais de voir mon peuple
» moins heureux que ſous
» Tambur. Penſez-vous que
» Benni paſſât indifféremment
» ſous un ſceptre étranger,
» ou croyez-vous que mon
» époux verroit mes ſujets par
» mes yeux, & ſi pour un
» inſtant je les détourne
» de mon rang, c'eſt mon
» amant qui me conſeille de

» paſſer tranquillement dans
» les bras d'un autre. Ah
» Ningo ! Voyez ſi je vous
» eſtime ? après ce trait, je
» vous aime encore. »

Grande Reine, pardonnez, l'ait eſt moins pur que mes intentions. Vous me faites éprouver un bonheur inconnu, juſqu'ici; vous aviez déſiré de m'avoir, mais vous n'aviez point encore craint de me perdre. Mes bévues, ajoutent à l'empire que vous avez ſur moi, & vos bontés à mon amour.

Il ne fut plus queſtion de ces alliances, & les Princes en furent pour leurs fêtes qu'ils don-

nèrent à la Cour de Benni.

Sur ces entrefaites, on apprit que le Prince Omri levoit une armée, & qu'aidé du Roi d'Ardra, il venoit redemander les armes à la main une couronne que le caprice lui avoit enlevée. Ningo réunit vingt mille hommes, dont on donna le commandement à Cériſoé. Les Rois de Zy & de Juida offrirent leur bras & leurs troupes à la Reine. Elle les refuſa. Le Roi de Zy part comme volontaire, & fait venir ſur les frontières de Benni un corps de dix mille hommes. Il avoit mieux connu Trémiſſa. Si des

raiſons plus fortes n'avoient pas rendu cette Reine indifférente à tout, elle eût donné la préférence à qui ſe fut préſenté à ſes yeux, un laurier à la main.

Moins occupée du vain ſoin de plaire que de rendre ſes peuples heureux, elle nomma trois hommes pour travailler ſous les ordres de Ningo, à la réforme des abus ; & choiſit ſes Miniſtres dans cette claſſe d'hommes obſcurs, qui ont médité long-temps les erreurs de tous les ſiècles, & qui aiment aſſez leurs contemporains pour les tourner à leur profit. Les trois Sages ſur leſquels

tomba le choix, ſont ceux qu'il étonna le plus & qu'il ſatisfit le moins. Ningo propoſe à la Reine de recevoir leur ſerment de fidélité. Me croyez-vous aſſez imprudente, répondit-elle, pour avoir nommé quelqu'un dont je ſuſpecte la foi. Ningo repréſenta que c'étoit l'uſage. Oubliez le mot, repliqua Trémiſſa, il eſt l'ennemi du bien, & la ſauvegarde de toutes les ſottiſes poſſibles.

Pour éviter toutes ſurpriſes que la flatterie fait ſi ſouvent à l'équité des Princes, elle donna ſes audiences, promit de punir quiconque ſolliciteroit un

privilége excluſif, ... La police intérieure fut perfectionnée dans Œdo, les édifices publics commencés ſous Tambur s'achevèrent; ceux qui ne paroiſſoient ordonnés que par le luxe, étoient un aſile où la pauvreté & le libertinage preſſés par le beſoin, alloient ſe réfugier..... Il y avoit dans le royaume de Benni cinquante mille Prêtres, ce qui fait, eu égard au nombre des habitans, un Prêtre pour cent-cinquante perſonnes; le Clergé avoit à peu près le tiers du revenu de l'Etat. Selon les rites & cérémonies de la religion reçue à Benni, cha-

que Prêtre, ne peut être occupé qu'une heure & demie par jour. Trémiſſa dit, donnons à chaque Miniſtres ſix heures d'occupation, & reformons les trois quarts des Prêtres. La religion n'y perdra rien ; & comme il eſt juſte de payer le travail, doublons les revenus de ceux qui ſeront chargés du ſoin des Temples. Chacun applaudit à ce projet. La Reine y gagna vingt-cinq millions; & les Prêtres furent enrichis au double. Avant cette opération ils avoient cinquante millions de notre monnoie répartis entre cinquante mille hommes

tandis que les vingt-cinq qui leur reſtoient, étoient partagés entre douze mille cinq cens. Trémiſſa confia à Ningo, il eſt vrai, qu'elle n'avoit laiſſé vingt-cinq millions aux Prêtres, que pour prévenir le mécontentement du peuple, mais qu'elle ſe propoſoit dans la ſuite de les réduire à la moitié. Réduction qui les laiſſoit toujours plus riches de moitié que les autres Sujets..... Ningo repréſenta à la Reine qu'il y avoit dans Benni cinquante mille Juges, pour dix millions d'habitans, il demanda la réforme, s'appuya des raiſons ſui-

vantes. Rarement la raiſon ſe trouve au milieu de trente hommes, & jamais la vérité. On ne ſeroit pas tenté d'interpréter une loi en ſa faveur, ſi on avoit ſous ſa main des hommes toujours prêts à venir à l'appui des droits les plus imaginaires & les plus frivoles; toutes les fois qu'il n'y aura que les Parties intéreſſées dans une affaire, elle ſera bientôt accommodée. La Reine & ſon Conſeil ſouſcrivirent à l'évidence de ces raiſons. Arrêté qu'il n'y auroit dans les villes du premier ordre que vingt-quatre Juges, douze dans celles du ſe-

cond, ſix dans celles du troiſieme..... Ningo voulut propoſer une nouvelle adminiſtration pour les finances, il eût déſiré que chaque ville offrit ſes tributs ; parce qu'avec la pente qu'ont tous les hommes à prendre des mots pour des bienfaits, il n'en coûteroit rien aux Rois de les renvoyer ſatisfaits & glorieux ; mais Trémiſſa lui fit obſerver, que ceux qui étoient chargés de la perception des deniers publics, ayant obtenu de Tambur, une défenſe d'agiter ces matières, il ne convenoit pas de les mettre en queſtion, qu'elle n'eût

abrogé cette défenſe. Elle étoit intérieurement déterminée à la lever, car elle ſçavoit que les Financiers d'Œdo ne l'avoient ſollicitée, que parce qu'ils avoient ſenti tout ce que leur conduite auroit à perdre ſi elle étoit éclairée ; & le ſage Tambur, qui préféroit un bien certain, la paix, à un plus grand bien douteux, leur donna cette marque de bonté. Il ſentoit que les lumières étoient inutiles à des hommes qui avoient leur ſyſtème arrangé.

Cependant les armées du Prince Omri, & du Roi de Zy étoient en préſence. Je dis du

Roi de Zy, la Cour ayant donné ordre à Cériſoé de lui déférer le commandement : Les premières nouvelles ſont décourageantes. Les Alliés ſont taillés en piéces, & l'armée du Prince triomphant, avançoit à grandes journées vers Œdo. Ningo raſſemble un nouveau corps de troupes, part & vole au-devant du vainqueur. Trémiſſa fut plus tranquille quand elle vit le ſort de ſes armes entre les mains de Ningo.

Elle envoya tous les jours un courier au Roi de Zy, pour lui perſuader qu'elle avoit oublié ſes malheurs ; conduite ſubli-

me ! procédé généreux ! preſque toujours on abandonne à la honte & au chagrin un Guerrier que la fortune a trompé. Elle remarqua que le Roi de Juida ne lui avoit point offert ſon ſecours dans ce moment, & ce Prince ne gagna rien à ſon eſtime.

Ningo n'avoit point encore joint le Prince Omri, lorſqu'elle apprit un nouveau ſujet d'inquétude. Les dépêches de la Cour de Loango portoient que le Roi Koky, ayant appris les projets du Prince Omri, il étoit trop intéreſſé à la gloire de la Reine ſa fille, pour ne

pas s'y oppoſer ; qu'il avoit fait partir un corps de troupes conſidérable, ſous les ordres du Prince Imer ſon fils, qui donneroit un frein à l'ambition du jeune uſurpateur.

Cette généroſité parut ſuſpecte à Trémiſſa. Koky étoit fourbe & avare ; il n'avoit pas daigné lui envoyer des Ambaſſadeurs à la mort de Tambur. Le Prince Imer ſon frere n'avoit pas aſſiſté aux fêtes de Benni. Le même jour un courier du Gouverneur de Rédo, Province frontière de Benni, annonça qu'on avoit découvert dans la plaine une armée conſidérable, diviſée en trois corps,

qui n'étoient qu'à une journée de diſtance les uns des autres.

Ces ſecours prodigieux confirmèrent les ſoupçons de Trémiſſa. Elle envoya ordre au Gouverneur de Redo de réunir les troupes qui étoient dans ſa Province, & de fermer l'entrée au Prince Imer. Elle répondit au Roi de Loango, qu'elle le remercioit de ſes ſecours; mais qu'elle ne daignoit pas employer tant de forces contre ſon ennemi; qu'elle avoit même refuſé les offres du Roi de Juida qui étoit à ſa Cour.

Quelque fermeté qu'eut montré la Reine, les projets de

Koky ne laiſſoient pas que de l'inquietter. Ce Prince un des plus puiſſans de cette contrée, avoit des armées nombreuſes, accoutumées à la fatigue, des tréſors immenſes, des Généraux habiles ; en un mot, tout ce qui décide la victoire.

Les ſuccès de Ningo contre le Prince Omri, ſuſpendirent les inquiétudes ; l'armée de ce dernier fut ſurpriſe, la moitié fut enveloppée & faite priſonniere, & l'autre miſe en déroute. Ningo laiſſa à Cériſoé le ſoin d'achever cette défaite, & revint à Œdo avec le Roi de Zy.

Déja

Déja le Prince Imer s'étoit préſenté ſur les frontières, & ne fut pas peu ſurpris de trouver des obſtacles à ſon entrée dans le royaume de Benni. Les fourbes ſont défiants & il crut ſes projets découverts, & diſſimula. Il fit partir un courier pour Œdo, loua Trémiſſa de ſon extrême prudence, & lui demanda la permiſſion d'aller ſe mettre en ôtage dans ſon Palais, accompagné ſeulement de dix de ſes gardes. Trémiſſa lui répondit, qu'elle iroit au-devant de lui ; qu'elle n'avoit empêché ſes troupes de pénétrer, que parce que Ningo avoit

mis le Prince Omri dans la néceſſité de renoncer à ſes vues. Imer arriva à Œdo, au moment des réjouiſſances qu'on faiſoit pour la victoire remportée ſur Omri. Les premiers jours furent employés, à voir les embelliſſemens que Trémiſſa avoit fait ſous le règne de Tambur. Ce ſpectacle amuſa médiocrement le Prince Imer, qui voyoit avec peine la magnificence de la Cour de Benni.

Ses manieres, & ſurtout ſa hauteur, déplurent ſouverainement. On apprit alors que les troupes de Loango, au lieu de ſe retirer, avoient ſurpris

le Gouverneur de Redo, forcé les villes qui s'étoient trouvées ſur leur paſſage, & venoient à grandes journées vers Œdo. La Reine manda ſon frere, qui embraſſa reſpectueuſement ſes genoux, & lui dit qu'un faux bruit avoit occaſionné cette démarche imprudente. Il ajouta qu'on le croyoit dans l'armée détenu priſonnier à Œdo, & qu'un zèle indiſcret avoit ſuggéré au Général de ſes troupes de tenter ſa délivrance.

Trémiſſa demanda quel courier lui avoit remis ſes dépêches, il le nomme, on le fait venir, il confirme ce qui s'é-

toit raconté. Souffrez, ajouta le Prince, que je vole au devant de mes ſoldats, leur raconter vos bontés, & les faire ſortir de vos Etats.

Ningo n'avoit rien dit encore. Il n'ouvrit la bouche que pour s'oppoſer à ce projet, & pria le Prince de lui remettre ſes ordres, qu'il porteroit lui-même. Imer y conſentit & ſe retira. Ningo ſe leve & l'accompagna, avec quelques autres membres du Conſeil. Il fut aſſez ſurpris de ne trouver perſonne dans l'appartement du Prince. Un ſeul de ſes Gardes s'avança, & lui dit quelques

mots, dans la langue de ſon pays.

On entend du bruit. Le Prince inquiet ſort, & trouve ſes appartemens entourés des gardes de la Reine. Ningo qui craignoit quelque ſiniſtre aventure, court chez elle, la trouve occupée à lire les lettres de Koky à ſon fils; on avoit découvert un Officier déguiſé, qui jadis avoit ſervi ſous Tambur. Ces Lettres énigmatiques, n'annonçoient aucun projet détaillé; mais on en pouvoit conclure que le Roi de Loango étoit à la tête de ſes troupes, & cela ſuffit à Trémiſſa pour

faire arrêter le Prince Imer.

Il fut réſolu que Ningo partiroit ſur le champ, avec la plus grande partie de la Maiſon de la Reine, qu'il réuniroit toutes les troupes qui ſe trouveroient ſur ſa route. Cela fut exécuté.

Koky fut inſtruit par ſes eſpions du départ de ce Général; il retourna ſur ſes pas, & ſe tint ſur les frontieres. Il imagina que les Rois de Zy & de Juida ſuivroient de près Ningo. Il envoya un Miniſtre chez le Roi d'Ardra, offrit le commandement de ſes troupes au Prince Omri. On devine avec quel

complaiſance celui-ci embraſſa ſon parti. La Cour de Loango fit publier que Trémiſſa ayant fait arrêter le Prince héréditaire dans ſon Palais, & trahi la nature & le droit des gens, Koky avoit été forcé de porter la guerre dans ſes Etats, pour rendre la liberté au ſoutien de ſon trône.

Ce manifeſte fait avec art, trouva la plûpart des eſprits diſpoſés en ſa faveur. Trémiſſa s'étoit écartée de la route ordinaire, elle devoit donc avoir un peuple d'ennemis.

Elle vit tranquillement ſe former la ligue. Le Roi de Jui-

da voulut vendre ſes ſervices & exiger une promeſſe qui ſeroit le prix de ſa conquête. Trémiſſa indignée, le regarda avec hauteur, & dit que s'il falloit l'acheter, il pouvoit retourner dans ſes Etats ; qu'elle prévoyoit bien la ſuite de ces entretiens ; mais qu'elle ne craignoit que ceux qu'elle eſtimoit. Le Roi de Juida picqué, partit bien réſolu de ſoumettre celle qu'il n'avoit pu dompter.

Sans entrer dans l'ennuyeux détail de la guerre qui ſuivit ces divers préparatifs, il ſuffit de dire, que la moindre des inquiétudes de Trémiſſa rouloit ſur

ſur la perte de ſa couronne, qu'elle regardoit comme certaine. Elle combattoit ſon pere par les armes de ſon amant, qu'elle pouvoit ſeul oppoſer aux forces réunies de dix Rois confédérés.

Cet Amant qui lui coûtoit tant de larmes, & qui relevoit ſi ſouvent ſon courage abbatu, remporta une victoire complette ſur Koky. Le Roi de Zy n'avoit pas les mêmes avantages ſur l'autre armée. Ningo le joignit après avoir confié ſes troupes à Cériſoé. Ce ſecours rendit la ſupériorité au Roi de Zy, mais

malheureuſement Ningo fut fait priſonnier.

Cette nouvelle jetta Trémiſſa dans un déſeſpoir mêlé de convulſions, qui firent craindre pour ſes jours. Sans les ſoins répétés d'Amerſa, qui la rendirent à elle-même, la douleur auroit triomphé d'un courage attaqué par tant d'endroits.

Ningo fut conduit vers Koky qui, déja las d'une vie pénible, & ſur tout des dépenſes de la guerre, envoya un Ambaſſadeur à ſa fille, lui demander trois provinces pour la rançon de ſon Miniſtre, & la liberté de ſon frere, qui en ſeroit le Gou-

verneur. Elle ſçavoit qu'en acceptant ſes propoſitions, elle n'en perdroit pas moins ſon Amant, & ſe contenta de répondre que le Prince Imer quitteroit ſa Cour quand Ningo ſeroit ſur les frontières de Benni ; que ce n'étoit point aux vaincus à dicter les conditions d'un traité. Koky indigné de ſes refus, lui fit dire que le dernier courier qu'elle recevroit lui porteroit les entrailles de Ningo, ſi elle perſiſtoit. Elle répliqua tranquillement, que le même courier ſeroit chargé de la tête de ſon fils.

Elle ne mit tant de fierté dans ſes réponſes, que parce que l'avarice de Koky ayant révolté ſes Généraux, il y avoit dans l'armée des diviſions qui n'alloient pas moins qu'à déſunir les alliés, tout récemment vaincus par Cériſoé & par le Roi de Zy.

Ce dernier même auroit joint à ſes troupes les forces de pluſieurs des Princes mécontens, s'ils n'avoient craint que Ningo ne partageât le lit de la Reine. Il partit pour Œdo, déclara à Trémiſſa quel intérêt lui mettoit les armes à la main, & la ſupplia de rendre la tran-

quillité à ſes Etats, en faiſant le bonheur d'un Roi qui l'adoroit. Prince, lui répondit-elle, ce n'eſt pas avec vous qu'on diſſimule. Je ſens tout ce que la politique me conſeille, & ce que me conſeilleroit, mon cœur, s'il étoit encore à moi-même, ... C'eſt aſſez, Madame, interrompt le Monarque déſeſpéré, n'achevez pas. Je n'ai donc tant attendu que pour délivrer votre Amant, j'y cours; en effet il part, réſolu de vaincre ou de mourir. Des prodiges de valeur le font bientôt pénétrer dans Loango: il attaque le Roi qui comman-

doit en perſonne, après un combat opiniâtre Koky fut tué.

A peine la bataille eſt décidée, que le Roi de Zy fait chercher Ningo. On envoya dans les Citadelles, tout fut inutile. Le Roi en mourant emporte ce fatal ſecret. Le Vainqueur n'oſoit donner avis de ſes ſuccès à Trémiſſa. Quels charmes pouvoit avoir une victoire qui lui coûtoit ſon pere & ſon amant. Il fallut cependant lui faire parvenir ces funeſtes nouvelles.

Trémiſſa ne ſe défendit point aſſez des ſoupçons odieux qui entroient dans ſon ame. Elle ne vit dans le Roi de Zy qu'un

traître heureux qui a égorgé ſon Rival ; dans l'eſpoir que lui ſeul pourra s'en conſoler. Elle rend la liberté à ſon frere, avec ſon royaume. A peine ce Prince fut-il à Loango, qu'il écrivit à Trémiſſa que Ningo vivoit, & avoit pris la fuite, ſans laiſſer aucun indice de ſes projets, que ſans doute elle le reverroit bien-tôt.

L'arrivée du Roi de *Z*y ſuivit cette lettre de près. Prince, lui dit la Reine, je ſçai tous les ſervices que vous m'avez rendu, je ſçai ce que je vous dois, tout autre n e m'embarraſſeroit pas ; mais je ne connois qu'une.

récompenſe digne de vous, & je ne puis vous la donner ; ſi le temps me rend vos bienfaits plus chers encore, c'eſt de moi que vous l'apprendrez.

Ce Prince, digne d'un ſort moins rigoureux, entendit ces paroles avec le ſerrement de la douleur, & répondit : Je pars, Trémiſſa, ſi vos ennemis inquiets oſent encore vous troubler, n'oubliez pas du moins que j'ai mérité la préférence. Ce départ arracha des larmes à Trémiſſa ; car l'amitié en fait verſer comme l'amour.

Cependant Ningo ne paroiſſoit point. Chaque jour ajou-

toit à l'inquiétude de Trémiſſa. Enfin une lettre la livra à toutes les horreurs du déſeſpoir. Elle étoit de Ningo, qui lui déclaroit ne pouvoir retourner dans ſes Etats, où il ne trouveroit que de l'artifice & de l'ingratitude.

Quel coup de foudre ? Ce n'étoit rien dans le moment de perdre un Amant ; mais en être accuſée, en être abandonnée, en être mépriſée ! De voir ſa gloire & ſa couronne, à un homme qu'on mépriſe à ſon tour ? Quel inſuportable fardeau... ! Il n'y a que des ames nées dans le malheur qui puiſ-

ſent ſe faire quelque imparfaite image des déchiremens de de l'infortunée Trémiſſa dans ce moment d'horreur.

Elle prit occaſion de la mort de ſon pere pour ſe plonger dans un deuil lugubre. Elle devint eſclave de ces maux de l'ame (*a*) qui ſuſpendent l'uſage des ſens, & retracent à chaque moment l'image de la mort, elle fit bâtir dans l'épaiſſeur d'une forêt, un Palais aux pieds des murs, rouloit un ruiſſeau profond, dont les eaux étoient verdâtres ; elle

(*a*) Les vapeurs.

creuſe des fontaines, dont les ornemens étoient des furies qui vomiſſoient les eaux. Au lieu d'en parer l'extérieur de ces coquillages auxquelles la nature capricieuſe donne des formes biſarres, elle employa des oſſemens humains. Les appartemens obſcurs ne recevoient la lumiere que par des flambeaux. Les jours ſe paſſoient dans les larmes, & le ſommeil forcé qu'appelloit la nature épuiſée; étoit interrompu par des ſonges affreux. Une nuit elle crut voir Ningo, ſur un lit, tenant d'une main un poignard enfoncé dans la plaie qu'il venoit d'ouvrir,

& de l'autre, un papier rempli de reproches odieux. Trémiſſa ſe jette ſur le fer ſanglant, tombe ſur Ningo, ſon poids enfonce davantage le poignard, Ningo jette un cri, fait un dernier mouvement qui le ſépare de ſa malheureuſe amante, il tombe à terre, & roule ſon corps dans des flots de ſang.

Quarante jours ſe paſſérent dans ces cruelles agitations. Le temps, ce grand conſolateur; ne fermoit point une plaie qui ſembloit ſe rouvrir à chaque inſtant. Cependant les beſoins de l'Etat commandèrent à Trémiſſa d'abandonner cette ſoli-

tude. La Princeſſe Amerſa eſſaye de faire diverſion aux funèbres images qui déſoloient cette Reine. Amerſa avoit un génie vaſte, & de la force dans l'ame ; ſon eſprit & ſes raiſonnemens, échouèrent dans cette occaſion.

Pour ne pas toujours voir des lieux qui lui rappelloient des pertes irréparables, la Reine conſentit à voyager. Amerſa l'engagea de commencer par la Cour de Zy, elle avoit des projets, aux ſuccès deſquels elle ne croyoit guéres, mais qu'elle riſquoit. On écrivit au Roi de Zy, pour le prier de

ſupprimer ce qui reſſembleroit à des fêtes, il eut le malheur de deviner le motif de cette Lettre, & y conſentit.

La diverſité des objets, la force d'eſprit, la néceſſité d'en impoſer aux peuples, aidèrent Trémiſſa à triompher de ſa douleur. Elle voyagea en Philoſophe. Elle n'obſervoit pas ſi ceux de Bamba ont des bras & des jambes, qui n'ont que deux pouces de circonférence; ſi les habitans de Ros ſe paſſent une chaîne dans les feſſes; ſi ceux de Congo danſent toujours en mangeant; ſi les femmes de Rio, ſe lient les cuiſſes pour

n'être pas ſtériles ; mais elle obſerva que par tout les hommes ſont foibes, & plus méchans encore ; que les Européens avoient mêlé les vices de leur climat à ceux d'Afrique; que les vices d'un Peuple ſont les vices de tous les hommes ; que plus les Rois les rendent heureux, plus ils approchent de la vertu, parce que l'intérêt perſonnel les en diſtrait moins.

Quelque Ecrivain nous donnera un jour les obſervations de Trémiſſa dans les diverſes Cours de Guinée. Pour moi, je me contenterai de dire que

ce qu'elle avoit vu la confirma dans la réſolution de ne pas ſuivre la route ordinaire.

Elle apprit en arrivant à Œdo que Ningo avoit été empoiſonné à la Cour de Jora. Cette nouvelle la replongea dans ſes premières douleurs ; ſi elles éclatèrent moins, c'eſt que ſon ame s'étoit fait une eſpèce d'habitude de la triſteſſe & du malheur.

On rendit à Ningo les honneurs funèbres. Son mauſolée fut élevé au milieu d'une place publique & non dans des lieux inconnus. Il eut tous les honneurs de la royauté.

Trémiſſa

Trémiſſa donna pour raiſon, que s'il ne les avoit pas obtenus, il les avoit mérités. (& en effet il y avoit bien quelque eſpèce de droit.) Ses Ordonnances devinrent le Code de la nation ; en un mot il ne lui manquoit qu'un Temple.

L'extrême douleur de Trémiſſa avoit déja affoibli dans ſon peuple, le reſpect & la conſidération. Ces honneurs extraordinaires augmentèrent les murmures. D'anciens Partiſans du Prince Omri, haſardèrent quelques propos, l'abſence de la Reine avoit fait éclore de nou-

veaux deſſeins, on répétoit avec affectation les nouvelles de Loango, ſur la ſageſſe du gouvernement du nouveau Roi.

Trémiſſa vit ſon peuple prêt à être ingrat. Elle en gémit. Que ne fit-elle point pour lui ſauver un crime ; ſa bienfaiſance, ſon humanité, ſa ſageſſe, ſemblèrent briller d'un nouvel éclat. Ces mêmes vertus, que le peuple avoit admirées longtemps, le trouvèrent inſenſible, on crut même que la Reine cachoit de la foibleſſe.

Alors Trémiſſa déploya ſa fermeté : & donna à la terre un ſpectacle inconnu.

Depuis long-temps, elle ne ſçavoit où placer ſa confiance. Des trois miniſtres qu'elle avoit choiſis, pour gouverner ſous Ningo, deux étoient morts, & le troiſiéme déplaiſoit à une Nation, qui perdoit juſqu'à l'eſtime qu'on doit à la vertu, lors même qu'on a abandonné ſes voies ſacrées.

Elle partagea ſes armées en quatre corps, qu'elle envoya aux extrémités de ſon royaume, dans des montagnes, ſe fit remettre les tréſors, combla de faveurs ſa Maiſon diviſée auſſi en quatre corps, qu'elle plaça dans les villes les plus voiſines

des montagnes, où elle avoit exilé ſon armée.

La place de Ningo fut donnée à la Princeſſe Amerſa, qui n'aſſocia que ſon ſexe à ſes travaux, & les places de la Cour furent confiées aux femmes des Officiers qui compoſoient la Maiſon de la Reine.

Un changement ſi ſingulier ne ſe fit pas ſans cauſer des ſoulevemens. Les premiers qui remuèrent, payèrent, non de leur vie, mais de quelque choſe de plus, leur témérité. Il fut décidé que ce ſupplice ſerviroit à effrayer les rébelles. Il faut que l'envie de dominer ſoit bien

puiſſante chez le ſexe puiſqu'il tolèra ce genre de cruauté.

Inſenſiblement les Charges furent exercées par des femmes, elles s'arrogèrent une autorité ſans bornes. Leur gouvernement fut extravagant & modéré. Une partie des hommes déſerta la patrie, l'autre ſe plia à l'inaction ; choſe incroyable ! Jamais la Monarchie de Benni, n'avoit éprouvé un gouvernement plus ſage & plus éclairé, jamais les impôts furent plus legers, les femmes perdirent avec l'envie de plaire, le goût de la parure, & dans Œdo il s'en trouva quelques-unes qui

pensèrent, elles-mêmes en furent si surprises, qu'une écrivoit un jour au Roi de Zy, *nous ignorons quel changement s'est opéré en nous, mais vous ne nous reconnoîtriez pas, à peine nous reconnoissons-nous nous-mêmes.* Cela prouveroit cependant que cette différence dans les sexes n'est pas aussi démontrée qu'on la cru jusqu'ici; & que l'ame des femmes est peut-être semblable à celles des hommes.

Il ne leur resta dans Benni d'autres occupations que les soins domestiques. Peut-être sera-t-on surpris de voir leur froi-

de inſenſiblilité ſur une innovation en apparence ſi humiliante. Cela paroît ainſi au premier coup d'œil ; mais ſi on l'examine de près, on trouvera cette tranquillité moins extraordinaire. Quels étoient ceux qui pouvoient s'oppoſer à cette nouveauté ? Les troupes, le Clergé, les Philoſophes, ou le peuple.

Les troupes étoient cantonnées dans des gorges de montagnes ; les Gouverneurs des Provinces ne pouvoient lui manquer de fidélité. Leurs femmes avoient les emplois, & hâtoient une fortune brillante,

dont ils devoient recueillir le fruit.

Le Clergé ſe réjouiſſoit intérieurement de la nouvelle forme d'adminiſtration. Son empire eſt bien plus décidé ſur le ſexe foible, ou du moins facile.

Les Philoſophes ! que peuvent ſur le peuple quelques Particuliers, qui ne parlent point ſon langage ; ſans dignité, ſans fortune, ſans intrigue ; qui n'ont pour eux que la raiſon, quelque talens, & des vertus ; parties des Citoyens toujours pure, toujours zélée, toujours

toujours diſpoſés à temperer l'animoſité des partis.

Le Peuple ! que peut-on redouter du peuple, aſſez leger pour ne rien prévoir, aſſez préſomtueux pour ne rien craindre, & dont le caractère eſt de n'en point avoir.

Les Bonzes mêmes qu'on avoit condamnés au travail, furent ſoumis. Quand Trémiſſa eut publié l'ordonnance qui enjoignoit aux Bonzes de partager les travaux publics, elle reçut des remontrances, pour la ſupplier de laiſſer dans la ſolitude, des Miniſtres dont le dieu Pi avoit fait un choix ſpécial, qui

ne vouloient ni domaines, ni richeſſes, & vivoient du ſuperflu des riches. » Laiſſez-le, » répondit-elle, au ſoldat mutilé, au vieillard paralitique. » Mais ſi un homme de trente » ans, d'une énorme ſanté, » bien vêtu, me pourſuit le » tronc à la main, parce qu'il a » les pieds nuds, ou qu'il a laiſſé » croître ſa barbe, je dirai: » chauſſez-vous, raſez-vous, » mais travaillez.

Il ſemble que les querelles, le choc de l'ambition, les extravagances de l'amour, ſoient néceſſaires au monde. Les peuples de Benni aſſez tranquilles,

ne furent point à l'abri d'une ſombre triſteſſe, dont on ne trouvoit la ſource ni dans le beſoin, ni dans la ſévérité. La Reine n'en fut pas exempte.

Amerſa, ſans ceſſe occupée à l'arracher à elle-même, s'épuiſoit en imagination ; elle oſe un jour lui conſeiller d'appeller à ſa Cour des Etrangers, qui par la diverſité de leurs talens, tranſportaſſent dans ſon Palais ces arts, qui décorent & amuſent l'univers entier.

Cette idée ne déplut point. Elle fut d'autant plus facilement remplie, que rarement

le génie eſt-il connu dans les lieux qui l'ont vu naître & ſe déployer. Il eſt inutile de dire dans quelle contrée on les choiſit : j'en excepte cependant les Muſiciens, qui furent pris en Italie. Trémiſſa envoya un de ſes Miniſtres au Pape, qui répondit que les traitemens inhumains faits à ceux de Benni, ne lui permettoient pas de haſarder des Sujets qu'il aimoit en Pere. Autre raiſon de les refuſer, l'Ambaſſadrice n'avoit jamais pu ſe ſoumettre à baiſer la pantoufle pontificale. Cette réponſe fut portée à Trémiſſa, qui répondit au Pontife romain

que la ſubordination violée, l'avoit forcée à donner des ordres barbares, mais que Benni n'avoit point encore vu l'humanité indignement ſacrifiée à des talens incertains & preſque inutiles. Elle promit d'envoyer un Ambaſſadeur. On eſpera que la Religion Catholique y gagneroit des Sujets, & les Muſiciens partirent.

Les vues d'Amerſa furent ſatisfaites. Les beaux Arts remplirent un vuide immenſe dans l'ame de Trémiſſa. Inſenſiblement, elle ſentit qu'on ne vit que par eux ; que leur charme enchanteur double notre exiſ-

tance ; plus heureuſe ſi elle les avoit fait exercer ſur un autre objet, le premier chef-d'œuvre de la ſculpture moderne, dans Œdo, fut le buſte de Ningo. Le marbre vivant & inanimé, rendit à Trémiſſa ſes premières langueurs, le charme des Arts, conſolateur, diſparut. Ils ne ſuppléent point en effet aux beſoins du cœur. L'harmonie, la peinture, perdirent de leurs agrémens à ſes yeux.

Amerſa qui veilloit ſans ceſſe pour prévenir l'inſtant du dégoût, fit naître dans l'eſprit de Trémiſſa le projet de multiplier les Artiſtes, & à l'exem-

ple des Souverains de l'Aſie, de ſe donner un ſérail. On les choiſit depuis l'âge de quinze ans juſqu'à vingt-cinq. La figure n'étoit point la première des qualités. Amerſa eut la ſurintendance de cette maiſon. Elle répondoit de ceux qui y entroient, & ſon zèle pour ſa Souveraine fut porté au point que malgré les nombreuſes occupations du Miniſtère, elle ne ſe repoſa ſur perſonne de cet eſſai fatiguant.

Le Serrail fut gardé par des femmes, d'abord au-deſſus de quarante ans; comme il en mourut pluſieurs d'éthiſie, on

exigea qu'elles en auroient au moins cinquante.

Amerſa s'étoit procuré des modèles d'habits de toutes les Nations qui avoient couvert, ou qui couvroient le globe. Un jour le Serrail étoit habillé à la Romaine, un autre jour à la Françoiſe, quelqu'autre fois à la Chinoiſe. Cette diverſité égayoit pour un inſtant la ſombre Trémiſſa. Amerſa les fit un jour habiller tous, différemment, pour donner une idée de l'inconſtance, de la folie, & du goût des humains.

Trémiſſa n'en admit jamais aucun à l'honneur de ſa couche.

Quand une femme s'étoit diſtinguée dans quelque partie de l'adminiſtration, on lui envoyoit pour récompenſe trois ou quatre de ces Meſſieurs. Jamais on ne vit l'émulation portée à un ſi haut point. Amerſa avoit une ſcrupuleuſe attention de compleſter le nombre.

Cet exemple réveilla les femmes de Benni. Amerſa fut aſſiégée de placets. La demande paroiſſoit juſte ; & de l'avis du Conſeil il fut ſtatué, qu'on auroit un mari depuis dix-huit ans juſqu'à vingt-cinq, qu'alors l'androgamie ſeroit permiſe, & qu'on pourroit avoir

trois maris depuis vingt-cinq ans jusqu'à trente ; huit depuis trente jusqu'à quarante, & douze depuis quarante jusqu'à cinquante-deux. On fit après cette Ordonnance les mêmes réjouissances que si on avoit conquis un Royaume.

Les Statuts, les réjouissances furent inutiles. Les Dames de Benni s'apperçurent bientôt que leur pouvoir étoit borné. Envain voulurent-elles employer la rigueur, les amendes, &c. la violence, nuisoit encore plus à leurs projets.

Cependant les querelles domestiques nuisoient à la chose

publique. Trémiſſa deſcendoit lentement au tombeau ; un nouveau chagrin s'étoit joint à ſa triſteſſe journaliere. Amerſa venoit de mourir : ce fatal Sérail ſi inutile à Trémiſſa, lui coûta la vie.

Lorſque les hommes ſe ſentirent néceſſaires, ils déclarèrent vouloir être nuls dans l'Etat. La fierté ſoutint les femmes pendant quelque temps. Ainſi l'on avoit vu autrefois le Peuple Romain ſouffrir la faim plutôt que de rappeller les Soldats qui étoient ſur la montagne ; mais enfin les Soldats furent rappellés, il en fut de même à Benni.

La face de ce Royaume va changer de nouveau. Trémiſſa fait conduire ſur des vaiſſeaux les cinq cens hommes qui compoſoient ſon Serrail, on les tranſporta dans les Iſles de Néo; ſix mille hommes de ſes troupes arrivent dans Œdo, & malgré ſes efforts pour cacher ſes deſſeins, on démêloit dans ſes yeux une ſecrette ſatisfaction qui raſſuroit ſur tout ce que ce début annonçoit de fâcheux.

Ce myſtère s'éclaircit par l'arrivée de Ningo. Les lettres qui l'avoient précédé avoient déja annoncé à la Reine ſon

retour, & détaillé une partie de ſes aventures ; nous n'en rapporterons au Lecteur que ce qui eſt néceſſaire à l'intelligence de cette hiſtoire.

Auſſi-tôt que la nouvelle de la mort de Koky ſe fut répandue, l'allarme s'empara de tous les eſprits ; on s'attendoit tous les jours à voir Trémiſſa ſuccéder à ſon pere. Le Gouverneur de la Place, où Koky avoit fait tranſporter ſon priſonnier, crut aſſurer ſa fortune en donnant la liberté au Miniſtre de Benni. Ningo partit, prit des routes détournées, fut obligé de paſſer ſur les fron-

tières du royaume d'Ardra, où il fut arrêté comme eſpion.

Le Prince Omri médita une vengeance incroyable. Il fit imiter les caractères de Ningo, & écrire la Lettre qui porta la mort dans l'ame de Trémiſſa, eſpérant que dans l'accès de ſon déſeſpoir, elle accepteroit les offres du Roi de Zy, ſi ſon deſſein étoit de lui renvoyer Ningo, & de le faire trouver ſur ſon paſſage dans le moment qu'elle reviendroit du Temple, ſe lier par d'irrévocables ſermens.

Il y a peut être des femmes

que le ſuccès de ce projet n'auroit pas embarraſſé, mais le Prince Omri connoiſſoit trop Trémiſſa, & malgré lui l'eſtimoit aſſez pour ſçavoir, qu'elle ne ſeroit heureuſe qu'après avoir couronné ſon Amant.

La révolution qui arriva dans Ardra au temps où nous parlons, lui fournit l'occaſion de s'échapper. Il ſe rendit à Redo, d'où il écrivit à la Reine. Il l'avoit miſe dans l'heureuſe impuiſſance de le ſoupçonner, & vraiſemblablement avant d'ouvrir ſes dépêches lui avoit-elle déja pardonné.

La joye de Trémiſſa étoit

troublée par tout ce que Ningo trouveroit à Œdo. Le premier objet qui frappa ſa vue fut ſon mauſolée. Cette preuve non équivoque de l'amour de la Reine, donna plus de force encore à des ſentimens ſi long-temps éprouvés.

Nous n'eſſayerons point de tracer l'entrevue de ces deux Amans, leurs tranſports, la timidité, l'inquiétude de Trémiſſa ſur tout ce que Ningo alloit voir & entendre. Que le lecteur apprenne à les connoître par ce trait ſeul. Il ne vint pas à l'eſprit de Ningo que ce Serrail eut pu ſervir à diſtraire

la

la Reine, & elle ne forma pas le doute le plus leger ſur ces Lettres contrefaites.

La ſeule crainte qui agitoit Ningo, naiſſoit de ce que la gloire de Trémiſſa avoit pu perdre ſous l'adminiſtration des Femmes. La population ſuſpendue lui paroiſſoit un mal irréparable, ou dont le remède n'auroit ſon effet que dans pluſieurs années. Les troupes reléguées ſi long-temps, abandonnées à l'oiſiveté, devoient être ramenées à la première diſcipline. Ningo diſſimula à Trémiſſa tant de maux. Elle ne fut pas la dupe de cette dé-

licateſſe, & y répondit par une confiance aveugle.

Il ne s'en ſervit que pour corriger les erreurs du Gouvernement & remédier aux maux nés de la facilité de la Reine, & de l'extravagance d'Amerſa. Ce qui ne peut être trop exalté, eſt l'habileté de Ningo à laiſſer croire au peuple que la Reine ſeule, gouvernoit. Rendue à elle-même, elle devint ce qu'elle avoit été. Il lui en coûtoit de ne pas partager le diadême avec Ningo qui s'oppoſa à ce dangereux projet; il ne vêcut que pour ſa gloire, comme elle ne vêcut que pour lui.

FIN.

VAF 1920699

236
A
33

BIBLIOT
Vittorio
L
N